ch
/

№ 4077-215

GIVEN BY
GODFREY MICHAEL HYAMS,
JULY 10, 1899.

NOTICE

SUR

LE TABLEAU

du Martyre

DE SAINT SYMPHORIEN

PAR M. INGRES

PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ ÉDUENNE

AUTUN

IMPRIMERIES DE DEJUSSIEU ET L. VILLEBEY.

1856

NOTICE

SUR

LE TABLEAU

du Martyre

DE SAINT SYMPHORIEN

155

PAR M. INGRES

AUTUN

IMPRIMERIES DE DEJUSSIEU ET L. VILLEDEY.

1856

GIFT OF
GODFREY MICHAEL HYAMS.
JULY 10, 1899.
A

NOTICE

SUR

LE TABLEAU DU MARTYRE

DE

SAINT SYMPHORIEN

I.

HISTORIQUE DU MARTYRE.

Lorsque saint Bénigne et saint Andoche vinrent de Smyrne à Autun, pour évangéliser les Eduens, ils y trouvèrent plusieurs familles chrétiennes. La plus distinguée de toutes était celle du sénateur Fauste, uni à une épouse attachée comme lui à la foi chrétienne et nommée Augusta. Symphorien, leur jeune fils, qui avait reçu le baptême par le ministère des saints missionnaires, « joi-
» gnait, dit la légende, la gravité d'un vieillard à l'in-
» nocence d'un enfant. Une sagesse divine rayonnait sur
» son front avec une aimable simplicité couronnée par
» les perles de la vertu. Les gens de bien, admirant le

» fils de Fauste, le regardaient comme vivant déjà au » milieu des anges. » Les jeux et les fêtes licencieuses qui séduisaient les jeunes Celtes, dans une ville adonnée plus que d'autres aux superstitions païennes, loin d'avoir de l'attrait pour lui, excitaient dans son cœur pur et généreux le noble désir de glorifier le Dieu de vérité et d'arracher ses concitoyens aux coupables erreurs du paganisme.

Un jour qu'on célébrait une fête de Cybèle et qu'on portait avec pompe sa statue sur un char, Symphorien, rencontrant le cortège, déplora hautement l'aveuglement de la foule qui se prosternait devant cette idole, et refusa de participer à ce culte sacrilège. Il fut pris à l'instant et conduit au préfet Héraclius. Les propositions les plus séduisantes aussi bien que les menaces ne purent ébranler l'âme énergique du jeune chrétien. Le juge, plein de fureur, prononça contre lui une sentence en ces termes : « Que Symphorien, convaincu de sacrilège en- » vers nos dieux, à qui *il a refusé de sacrifier et dont il* » *a outragé les autels,* meure par le glaive, pour venger » l'injure des dieux et des lois ! »

La sentence portée contre Symphorien reçut aussitôt son exécution. Pendant qu'on le conduisait au supplice, sa mère s'avança près des murs de la ville, et, d'une voix si chère au cœur de son fils, elle s'écria : « Mon fils; mon fils Symphorien, pense au Dieu vivant ! » Courage, mon fils, nous ne pouvons craindre la mort, » la mort qui mène à la vie ! Lève ton cœur en haut, » mon fils; vois celui qui règne aux cieux. A cette heure, » ta vie n'est point perdue, mais changée en une meil-

» leure! A cette heure, mon fils, tu vas par un heureux » échange à la vie éternelle ! »

Cette scène si touchante, qui est un des plus beaux traits de l'histoire ecclésiastique, et qui se passa, suivant la tradition, près de la porte antique dont nous admirons les restes majestueux, méritait d'être retracée par le pinceau d'un peintre dont le talent est une des gloires de la France; et il convenait que ce chef-d'œuvre fût placé dans l'église même où sont recueillis avec vénération les restes précieux du célèbre martyr.

II.

HISTORIQUE DU TABLEAU.

Mgr de Vichy, évêque d'Autun, prélat dévoué à son Eglise et admirateur des beaux-arts, sollicita du gouvernement la faveur d'un tableau représentant le martyre de saint Symphorien. C'était en 1824, année dans laquelle eut lieu une Exposition. Les vœux du prélat furent satisfaits. Une lettre de M. Corbière, ministre secrétaire d'Etat de l'intérieur, datée du 31 décembre 1824, lui annonçait que, « sur sa demande faite le 23 octobre pré-
» cédent, il serait exécuté, aux frais du ministère de l'in-
» térieur et pour la Cathédrale d'Autun, un tableau re-
» présentant le martyre de saint Symphorien. » Le ministre ajoutait : « M. Ingres, auquel j'ai confié ce travail,
» est l'un des artistes qui se sont le plus distingués à
» l'Exposition, et j'ai la persuasion que le tableau dont
» il va s'occuper sera complètement digne de sa desti-
» nation. » Cette lettre est aujourd'hui un véritable monument aussi précieux pour la ville d'Autun et le souvenir de Mgr de Vichy qu'honorable pour l'illustre peintre.

Voici le programme que, dès le mois d'octobre, Mgr de Vichy avait adressé à S. Exc. M. le ministre de l'intérieur, et que nous trouvons écrit de la main de M. Laureau de Thory. Ce programme est divisé en trois parties. »

Historique. — « Saint Bénigne, saint Andoche et saint Thyrse, disciples de saint Polycarpe, étant venus dans la Gaule celtique, sous l'empire de Marc-Aurèle, pour y prêcher l'Evangile, s'arrêtèrent assez longtemps à Autun.

» Ils y furent reçus par Faustus, l'un des principaux sénateurs de cette ville, qui était éclairé déjà des lumières de la foi, et instruisirent le jeune Symphorien son fils dans les principes du christianisme.

» Ce jeune néophyte, brûlant d'un zèle ardent pour la foi de Jésus-Christ, ne put s'empêcher de témoigner publiquement son mépris et son horreur pour les superstitions et les cérémonies païennes. Bientôt il fut arrêté et conduit au gouverneur Héraclius qui, reconnaissant qu'il était chrétien, et ne pouvant vaincre sa fermeté ni par ses promesses ni par ses menaces, le fit d'abord cruellement battre de verges et jeter ensuite dans un affreux cachot.

» Peu de jours après il le fit de nouveau comparaître devant lui et, le trouvant toujours inébranlable, il ordonna qu'on le traînât hors de la ville, au temple de Bérécinthe, pour qu'il y sacrifiât à la déesse dont il avait outragé la statue, ou pour qu'il fût sur-le-champ mis à mort.

» Sa mère, comme celle des Machabées, surmontant le sentiment le plus puissant de la nature, loin d'engager son fils unique à racheter sa vie par la lâcheté d'une apostasie même simulée, l'encouragea elle-même à persévérer dans la foi et à mériter la palme glorieuse du martyre. »

Disposition. — Architecture. — Costume. — « Le mo-

ment choisi est celui où le jeune Symphorien, entraîné hors des portes de la ville par les satellites du gouverneur et par les bourreaux, est conduit au temple de Bérécinthe pour y sacrifier aux idoles ou recevoir la mort.

» Sa mère, placée près de là sur le haut des murailles de la ville, l'encourage à souffrir avec une héroïque constance le supplice qu'on lui prépare, et lui rappelle l'immortelle récompense que Dieu lui réserve dans le ciel.

» Le jeune martyr se tourne du côté de sa mère pour lui dire un dernier adieu, et lui montre que son cœur affermi par la foi est prêt à braver les tourments et la mort, et qu'il brûle de verser tout son sang pour l'Evangile de Jésus-Christ.

» Une foule nombreuse qui le suit exprime les divers sentiments d'étonnement et d'indignation, de douleur et de pitié que ce spectacle inspire dans une ville presque entièrement encore païenne.

» La scène se passe au-dehors et près de la porte appelée aujourd'hui *portail de Saint-André*, qui doit occuper au moins en partie le fond du tableau. Elle sera rendue fidèlement d'après le dessin qui en est gravé dans l'ouvrage de M. de La Borde sur les monuments de la France.

» On doit apercevoir un peu plus loin la colonnade formant le péristyle du temple de Bérécinthe. Ce dernier morceau est laissé au choix de l'artiste.

» La ville d'Autun étant à cette époque sous la domination romaine, les costumes doivent être romains et de l'époque du règne des Antonins. »

Observations essentielles. — « Le tableau est destiné pour l'église Cathédrale d'Autun. Il fera pendant à un autre tableau représentant saint Léger.

» Ils doivent avoir l'un et l'autre les mêmes dimensions.

» Celui de saint Léger, sans y comprendre le cadre, c'est-à-dire quant au châssis seulement, a onze pieds dix pouces métriques de hauteur sur neuf pieds dix pouces et demi aussi métriques de largeur.

» Il a un cadre dont le profil est tracé ci-joint.

» Il est placé dans le chœur, au-dessus des stalles, à quatorze pieds du sol et au côté de l'Evangile, d'où il reçoit la plus grande lumière, c'est-à-dire qu'il est éclairé par le côté droit de celui qui le regarde en face.

» Le tableau de saint Symphorien doit être placé vis-à-vis celui de saint Léger, du côté opposé et à la même hauteur. Il recevra la lumière par la gauche du spectateur qui le regardera en face. »

M. Ingres vint plus tard s'inspirer sur les lieux mêmes.

Le 10 janvier 1825, Mgr de Vichy avait adressé à M. Corbière une lettre dans laquelle il exprimait « toute » sa reconnaissance et celle de son Chapitre pour une » faveur à laquelle le choix de l'artiste ajoutait un prix » particulier. » Ce prélat usa de toute son influence pour que les soins donnés par M. Ingres à cette grande composition fussent encouragés. Le 20 avril 1831, le célè-

bre artiste écrivait à Mgr d'Héricourt : « Mes nombreuses » occupations, comme membre du jury d'admission à » la prochaine Exposition, comme professeur à l'Ecole, » et tant d'autres soins dont je suis, j'ose dire, accablé, » ont pu retarder la fin de mon tableau ; mais elles ne » peuvent ôter de mon cœur l'obligation que j'ai de l'ex- » trême complaisance avec laquelle vous m'avez attendu. » J'espère n'en pas abuser longtemps encore, malgré que, » par surcroît de retard, j'aie pris pour maxime celle de » notre grand poète législateur : « Vingt fois sur le mé- » tier, etc. » Il sera fini pour être exposé à la fin du » Salon. C'était le cas de mettre en pratique cette maxi- » me qui est ordinairement ma devise, puisqu'il s'agis- » sait de faire un ouvrage digne de vous, Monseigneur, » et de votre respectable prédécesseur, et que c'était la » seule manière dont je pusse reconnaître la bienveil- » lance que vous portiez à mon ouvrage et à moi. »

Désireux de conduire son œuvre à un grand point de perfection, M. Ingres se décida à ne pas exposer son tableau en 1832. Une lettre de M. l'architecte du Thil, du 7 février, en prévint Mgr l'évêque d'Autun. En même temps, M. le ministre du commerce et des travaux publics donnait, le 7 mars suivant, l'assurance que l'œuvre de M. Ingres était acquise à la Cathédrale d'Autun et qu'elle lui serait expédiée dès son achèvement. La lettre était adressée à M. de La Roque, ancien sous-préfet de Tournon, qui en avait écrit à M. d'Argout, son parent, à la prière de son frère, M. l'abbé de La Roque, chanoine d'Autun.

Le 25 mai 1833, Mgr d'Héricourt écrivait à M. Ingres :

« Vous m'avez fait espérer, Monsieur, qu'Autun jouirait » après l'Exposition de cette année du beau tableau que » les arts devront à votre talent. M. Repoux l'a répété à » son retour. Il paraît que cette composition, digne de » votre pinceau, réunit les suffrages de tous les connais- » seurs. J'attache un grand prix à le posséder. Mon » clergé et les habitants de la ville natale de saint Sym- » phorien partagent mes sentiments à cet égard. Il me » tarde d'apprendre par vous-même, Monsieur, que » notre juste impatience sera bientôt satisfaite. » Le 4 juin, M. Ingres répondit : « Des contre-temps, des » travaux obligés, une assez grave indisposition m'ont » forcé d'interrompre pendant quelque temps et à plu- » sieurs reprises *mon ouvrage chéri,* celui que je fais » pour Votre Grandeur. Maintenant que la saison est fa- » vorable, j'espère qu'il sera terminé dans deux mois ; » mais alors, Monseigneur, je ne serai pas maître de sa- » tisfaire votre désir, car M. le ministre veut que ce ta- » bleau fasse partie de la prochaine Exposition qui com- » mencera au premier mars 1834. Je suis vraiment cha- « grin de vous annoncer ce nouveau retard. »

Le 20 février 1834, lettre de Mgr l'évêque d'Autun à M. le ministre de l'intérieur et des cultes, ainsi conçue : « Je prie Votre Excellence de me permettre de réclamer » de ses bontés l'envoi qu'elle m'a fait espérer par sa lettre » du 29 février 1832. Ce tableau est pour Autun un » monument national. La ville natale de saint Sympho- » rien est encore pleine de sa mémoire, et mon Eglise, » déjà si riche en souvenirs, le compte au nombre de » ses plus beaux titres d'illustration. » Le même jour,

lettre à M. Ingres lui-même dans laquelle le prélat s'exprime ainsi : « Monsieur, j'ai appris par les journaux » que votre magnifique tableau a paru à l'Exposition et » qu'il y produit un grand effet. Ceux qui connaissent » votre beau talent, Monsieur, et votre goût épuré, n'en » sont point surpris. Je suppose que vous viendrez faire » placer vous-même ce tableau sous les voûtes de l'an- » tique église à laquelle il est destiné, et dont il doit de- » venir l'ornement. Je désire le savoir pour me trouver » à Autun. Je vous prie, Monsieur, de me faire l'hon- » neur de descendre à l'Evêché. Je serai flatté de vous y » recevoir et de vous renouveler de vive voix l'expression » de ma reconnaissance et de ma haute estime. » Le 28 février, M. d'Argout, alors ministre de l'intérieur et des cultes, répondait qu'il venait de prier M. le ministre du commerce et des travaux publics de hâter l'envoi du tableau. M. de Rambuteau agissait de son côté, comme l'indique une lettre qu'il écrivit le 20 mars. M. Jules de Montépin ne négligeait aucune démarche, partageant les craintes auxquelles donnait lieu le désir des amis de M. Ingres de conserver à Paris une des œuvres capitales de ce grand peintre. Mais M. Ingres écrivait, le 22 avril, la lettre suivante qui devait faire disparaître toutes les incertitudes. La dignité de son caractère et la noblesse de ses vues ne pouvaient être au-dessous de son admirable talent : « Monseigneur, je vous prie de m'excuser » si je n'ai pas répondu plus tôt à votre honorable lettre. » J'étais en voyage, et au retour mille soins m'en ont » empêché ; mais mon zèle à servir vos désirs ne s'est » pas ralenti. J'ai enfin terminé votre tableau avec tout

» le soin dont je puis être capable, exposé, et bien mal-
» gré moi, à la critique d'un public fort mêlé et qui a peu
» de sympathie *pour le beau, le grave,* et tout ce qui est
» *sérieux et respectable.* J'ai dû essuyer les traits de
» l'envie, de la cabale, de l'ignorance et de la mauvaise
» foi. Mais heureusement que j'ai été aussi bien vengé
» par un bon nombre de bons esprits qui se sont haute-
» ment prononcés en ma faveur; et *force,* comme l'on dit
» aujourd'hui, *est restée aux doctrines* et *aux grands prin-*
» *cipes* d'un art que j'exerce depuis si longtemps dans
» cet esprit. Il serait *absurde* de penser qu'un ouvrage
» éminemment religieux dût figurer dans un musée pro-
» fane et *sans but moral,* et je dois assurer Monseigneur
» de la joie que j'aurai de voir mon ouvrage orner la
» vénérable église dont il est le si digne pasteur, et je
» combattrai de toutes mes forces tout ce qui pourrait
» empêcher ou retarder l'envoi de ce tableau à sa légi-
» time destination. Je remercie Monseigneur de l'invita-
» tion qu'il veut bien me faire d'aller à Autun. J'accepte
» ses offres avec une sensible reconnaissance, ne fût-ce
» que pour lui exprimer de vive voix combien je suis
» touché de ses bontés. »

Enfin, le 20 juin, le tableau arriva. Mgr d'Héricourt s'empressa d'en donner avis à M. le sous-préfet et à M. le maire. « J'ai prié, disait-il, M. Jovet de le faire
» monter dans une des salles de l'Evêché, et, dès de-
» main, les personnes qui désireraient le voir pourront
» le visiter. » M. le maire répondit qu'il venait de communiquer à ses administrés, ainsi qu'aux étrangers qui se trouvaient dans la ville, l'invitation qu'il avait reçue;

il ajoutait : « Dans la circonstance heureuse qui a pro-
» curé un chef-d'œuvre à notre Cathédrale, je vois un
» motif de plus de m'applaudir de ce parfait accord qui
» n'a cessé de régner entre nous, et qui contribue d'une
» manière si efficace au bonheur et à l'embellissement
» de notre vieille cité. » La foule des visiteurs fut grande, ainsi qu'on le pense. C'était dans les beaux jours de l'été ; le tableau était vu d'assez près pour qu'on en admirât facilement les beautés. Monseigneur put dire avec vérité à M. Ingres, dans une lettre du 5 juillet :
« Je n'ai tardé à vous annoncer l'arrivée de votre tableau
» qu'afin de pouvoir vous rendre compte de l'effet qu'il
» aurait produit. Cet effet a été vraiment prodigieux. Il
» appartenait à votre talent de faire revivre après seize
» siècles un des traits les plus glorieux de l'Eglise d'Au-
» tun. Avant de faire porter le chef-d'œuvre dans ma
» Cathédrale, il est resté exposé plusieurs jours dans
» une des salles de l'Evêché, où il a été visité par toute
» la ville et une foule d'étrangers accourus des environs.
» Toute votre pensée religieuse a été comprise, et ce
» grand poème a été vivement senti et unanimement ap-
» précié. »

On essaya d'abord de placer le tableau au-dessus des stalles des chanoines, lieu pour lequel il avait été primitivement destiné ; mais on dut renoncer à cette disposition. Elle était défavorable pour bien juger une œuvre artistique de cette importance.

Le 30 novembre, M. Eugène Maille, ami de M. Ingres, vint à Autun. Il était porteur d'une lettre dans laquelle l'artiste disait : « Je suis heureux si, comprenant la grandeur

» de mon sujet, j'ai réussi à le transporter tout entier sur
» la toile et à en faire un enseignement vraiment chrétien.
» Vous seul, Monseigneur, pouviez me dire si j'ai atteint
» ce but le plus élevé que les arts se doivent proposer. »
On nous saura gré de citer ces belles paroles. M. Ingres
annonçait que son départ prochain pour Rome l'obligeait
à renoncer à son projet de venir à Autun. « J'aurais profité,
» disait-il encore, de mon séjour près de vous pour vous
» adresser une prière au sujet de l'exposition favorable
» à ce tableau dont l'effet est maintenant détruit par la
» place trop élevée qu'il occupe dans votre église. Ceux
» qui l'ont vu dans votre palais n'ont point eu de peine
» à me persuader que c'était là sa véritable place, parce
» que je sais que son effet général est doux et doit per-
» dre entièrement son aspect à une certaine hauteur.
» J'ose donc vous supplier, Monseigneur, de l'y faire re-
» placer, comme je crois que la chose vous serait pos-
» sible, ou de lui choisir une place à son jour dans la
» *sacristie* de votre église, où il se trouverait mieux à la
» portée de l'œil. Ce n'est pas la première fois que de
» pareils tableaux ont été inaugurés de cette manière.
» Les sacristies des églises italiennes et les palais épisco-
» paux de ce pays en font foi. » Monseigneur répondit
le 1er août 1836 : « La personne que vous aviez chargée
» de me remettre votre lettre a dû vous faire connaître,
» Monsieur, combien elle m'avait trouvé disposé à en-
» trer dans vos vues. J'ai été forcé d'attendre, pour y
» déférer, l'époque des embellissements que je projetais
» pour ma Cathédrale. Le tableau de saint Symphorien
» a été alors enlevé du sanctuaire et placé près de la sa-

» cristie, à une moins grande élévation et dans un jour » plus favorable. Des artistes distingués que j'ai consul- » tés ont bien voulu diriger eux-mêmes cette opération. » Chaque jour cette belle production attire des étran- » gers et est visitée par des connaisseurs. » Toutefois on regrettait encore le défaut de lumière suffisante. Une occasion favorable pour satisfaire entièrement les vues de l'artiste fut attendue. On avait dû hésiter en effet à démonter la toile, opération délicate et qui devenait indispensable dans le cas où le tableau serait placé dans la sacristie. L'Exposition universelle de 1855 offrit naturellement l'occasion désirée.

Le 1er mars de cette année, M. F. de Mercey, commissaire général de l'Exposition, fit, au nom de M. le ministre d'Etat, la demande du tableau en ces termes : « A » l'exemple des maîtres les plus renommés des écoles » étrangères, M. Ingres compte réunir, pour cette solen- » nité, ses compositions les plus remarquables et aux- » quelles il a dû son illustration. Je ne doute pas, Mon- » seigneur, que vous ne soyez disposé à lui donner les » moyens de se présenter dignement dans ce concours » de toutes les nationalités, et qu'en conséquence vous » n'autorisiez le déplacement de ce tableau dont l'em- » ballage et le transport seront faits avec tous les soins » que comporte une œuvre de cette importance. » M. Ingres écrivit de son côté, le 14 du même mois : « Ce ta- » bleau est un des plus importants que j'ai peints. Vous » comprenez, Monseigneur, que je désire m'appuyer de » mes plus grandes œuvres, en cette circonstance qui » est une lutte nationale et artistique tout à la fois. A ce

» double motif, je dois y apporter mes plus beaux titres
» et soutenir vis-à-vis des étrangers la réputation que
» mes concitoyens ont bien voulu m'accorder, et qui est
» la récompense des travaux de toute ma vie. »

La mesure qu'il s'agissait de prendre intéressant à la fois et le Chapitre de l'église Cathédrale, conservateur né des biens de cette basilique, et la ville tout entière, Mgr de Marguerye consulta MM. les chanoines et M. le maire d'Autun. On fut d'avis que l'on ne pouvait refuser à M. Ingres, à l'honneur de la France et à l'attente des étrangers la satisfaction de voir le tableau du martyre de saint Symphorien réuni aux quarante toiles d'élite qui devaient apparaître dans le salon spécialement réservé à M. Ingres, et justifier aux yeux de toutes les nations, non-seulement la réputation de ce grand peintre, mais encore la justesse et l'élévation des principes qui en ont fait, de nos jours, un véritable chef d'école. Toutefois, afin de mettre à couvert toute responsabilité, et de satisfaire aux légitimes exigences d'une ville jalouse de ses titres de gloire, Mgr de Marguerye écrivit, le 20 mars, à M. le ministre d'Etat et à M. le ministre des cultes pour exposer à chacun d'eux les vœux de la ville et du clergé. M. le ministre des cultes répondit, le 28 mars, « que l'on ne pouvait douter des soins qu'ap-
» porteraient les agents de l'administration des musées
» au transport de l'un des chefs-d'œuvre de M. Ingres.
» Leur expérience peut rassurer complètement contre
» toute crainte d'accidents. Je n'ai pas besoin de dire à
» Votre Grandeur, ajoutait Son Excellence, que nul ne
» peut songer à enlever à la Cathédrale d'Autun un ta-

» bleau qui lui appartient. » M. le ministre d'Etat s'expliqua d'une manière non moins précise. « Pour dissi-
» per toutes les craintes, écrivait-il le 27 mars, je m'em-
» presse de vous donner l'assurance que, le 15 décem-
» bre prochain, la toile de M. Ingres vous sera réexpé-
» diée. » M. Ingres protesta de nouveau contre l'idée de soustraire le tableau à l'église dans laquelle il a sa raison d'être et son enseignement.

En conséquence, le tableau fut envoyé à Paris, et on sait quel a été son immense succès, soit au salon de l'Exposition des beaux-arts où des milliers de visiteurs ont pu le contempler chaque jour pendant plusieurs mois, soit à la grande salle où il occupait une place d'honneur au jour solennel où Sa Majesté Impériale décerna au célèbre artiste les récompenses les plus flatteuses et les plus méritées.

Le 15 janvier 1856, la caisse renfermant le tableau arrivait à Autun, et, dès le lendemain, un des employés des musées impériaux plaçait la toile de M. Ingres à la sacristie, dans un jour très favorable, choisi avec le plus grand soin, selon le vœu de M. Ingres et de tous les connaisseurs.

A la demande de Mgr de Marguerye, la Société Eduenne avait délégué trois de ses membres, MM. Froment, Allois et Maron, pour choisir, soit à l'évêché, soit à la sacristie, la place la plus convenable. Ces messieurs se décidèrent unanimement à faire mettre la toile de M. Ingres à la place qu'occupa, de 1525 à 1789, le tableau de *Fra-Bartholomeo* qui fait aujourd'hui un des principaux ornements de la salle carrée du musée du Louvre.

III.

DESCRIPTION ET APPRÉCIATION CRITIQUE.

Un grand nombre de figures remplissent le cadre; cependant l'action est simple et se saisit au premier coup-d'œil :

Au centre du tableau, le saint dans une attitude exprimant l'énergie, le dévouement et en même temps le calme de la foi ; il a le visage tourné vers sa mère qui, du haut des remparts et entourée de son époux et de ses familiers, exhorte avec feu son fils à persévérer dans son héroïque résolution ; — derrière lui, le proconsul, vêtu de la pourpre, désigne de la main le lieu où doit s'accomplir le sacrifice ; — à gauche du proconsul, marche un prêtre vêtu de blanc et ayant devant lui une petite fille la tête couronnée de fleurs et tenant dans ses mains la boîte aux parfums ; — un peu en avant du martyr, les licteurs aux formes athlétiques portant les faisceaux et les insignes de l'autorité ; l'un d'eux, tourné vers son maître, semble à la fois recueillir ses ordres et écouter les paroles que la mère de Symphorien fait entendre ; l'autre, qui n'obéit qu'avec peine, indique, par l'affaissement de son bras et la douleur morale qui attriste son visage, la sympathie que lui inspire le héros chrétien à la mort duquel il va participer ; — autour de ces personnages principaux, la foule se presse, animée de convictions et d'intentions diverses : à la gauche du saint,

un jeune garçon ramasse un caillou et regarde la mère héroïque comme s'il voulait en faire le but de sa colère; derrière le proconsul, un jeune patricien à cheval, dans une attitude arrogante, fixe les yeux sur *Augusta,* comme pour défier sa foi; de l'autre côté, un centurion repousse de sa pique la cohue importune; çà et là, quelques têtes indiquent cette curiosité brutale que ne manque jamais d'exciter le spectacle d'un supplice, mais il est facile de voir que presque tous les témoins de cette scène grandiose se sentent gagnés par le courage et la ferveur de ce jeune chrétien dont la tête pâle va rouler sous leurs yeux; ils admirent instinctivement une religion qui donne assez de force pour tout quitter, mère et famille, riantes promesses d'une vie fortunée et d'une jeunesse en sa fleur. Nous citerons, comme exprimant plus particulièrement ce prosélytisme, le personnage placé à l'angle gauche du tableau : ses cheveux et sa barbe sont incultes; il est couvert de vêtements grossiers; sa main se crispe sur sa poitrine; la foi s'installe violemment dans son âme. A ses côtés, un bel enfant nu montre à la fois sa pitié pour le martyr et sa haine pour les bourreaux. Derrière eux, une jeune femme fixe sur Symphorien ses yeux pleins d'angoisse; elle semble se dire avec effroi, en sondant l'avenir, que l'enfant qu'elle nourrit encore de son lait et qu'elle enserre dans ses bras pourra aussi, quand il sera en âge de penser et de lutter pour ses croyances, lui être arraché et conduit au supplice.

L'action, comme on le voit, est simple et forte. L'artiste a repoussé tout artifice théâtral. Il a voulu agir sur

l'esprit et le cœur sans avoir recours aux moyens violents. Il a fait grâce au spectateur de la hache et du billot. Symphorien va mourir, le geste du proconsul l'indique, cela suffit. La sainte abnégation de la mère et du fils ; le concert de deux dévouements à une foi commune; l'action féconde de vertus aussi hautes sur cette foule accourue pour se repaître d'un sanglant spectacle, et qui va regagner ses foyers en y rapportant la haine des faux dieux : voilà ce que M. Ingres a voulu exprimer en acceptant avec tant d'intelligence les conditions du programme qu'on a lu plus haut. Ce choix dans l'instant du martyre dénote une rare élévation de goût et une grande portée d'esprit. De l'aveu de tous, la manière dont le tableau a été exécuté témoigne d'un talent robuste et fécond que bien peu de maîtres ont égalé.

C'est en 1834 que cette toile a été exposée. L'effet que causa son apparition fut considérable. Jamais, à aucune époque de l'art, l'esprit de système ne se montra aussi exclusif. Ce qu'on demandait alors avant toutes choses, c'était la couleur, et encore ne s'entendait-on pas bien sur ce que la couleur devait être ; on comptait autant d'écoles coloristes qu'il y avait de peintres ayant obtenu quelques succès ; mais toutes ces écoles furent unanimes pour attaquer M. Ingres : « Vous êtes, lui disait-on, le disciple de Raphaël et vous ne le comprenez qu'à demi ; vous niez l'utilité de la couleur, tandis que le Sanzio, dans les dernières années de sa vie, s'est attaché avec la préoccupation la plus vive à s'initier à cette essentielle partie de l'art ; vous voulez faire de la peinture une science stationnaire, tandis que l'art doit être

un progrès. » C'est à l'aide de semblables arguments que l'œuvre de M. Ingres fut attaquée. La plupart des critiques ne virent dans cette page admirable qu'un enchaînement de dessins d'anatomie; on compta les muscles des licteurs, on discuta la possibilité de telle attitude, on attaqua le trop de précision des contours. Ces observations eurent beaucoup de poids à cette époque où la plupart ne juraient que par le Corrège et les Vénitiens que l'on ne comprenait pas mieux que M. Ingres n'était compris.

L'illustre maître s'affecta outre mesure de cet ensemble de critiques; il prit la résolution de soustraire ses œuvres aux regards de ceux qui avaient la prétention de parler au nom de l'opinion publique; ce ne fut qu'en 1846 que, se relâchant de cette rigueur, il consentit à exposer quelques toiles dans la salle Bonne-Nouvelle.

L'an dernier, il comparut devant le public européen avec quarante tableaux. On n'est plus aujourd'hui sous l'influence des rivalités de 1834, et, du consentement unanime, M. Ingres a été placé à la tête de l'Ecole française : « L'épithète de souverain que Dante donne à Homère sied également à M. Ingres, et les jeunes générations que traverse sa vieillesse radieuse la lui ont décernée. » [1]

Voici comment s'est exprimé, en 1855, un des plus accrédités d'entre nos critiques d'art :

« Si l'*Apothéose d'Homère* est exclusivement grecque, le *Martyre de saint Symphorien* semble indiquer une cer-

[1] *Les Beaux-Arts en Europe*, par Théophile Gauthier.

taine préoccupation de Michel-Ange. C'est le *nec plus ultra* du style et de l'art. Pour le vulgaire, il trouvera sans doute ces musculatures exagérées, et comparant son bras chétif aux bras de ses licteurs, il s'étonnera de la différence, ne sachant pas que l'art n'a pas pour but de rendre la nature, et s'en sert seulement comme moyen d'expression d'un idéal intime. Si forts que soient les géants de Michel-Ange, ils ne traduisent pas toute l'énergie secrète de sa pensée.

» Mais il n'y a pas, dans le *saint Symphorien,* que des contractions de muscles et des difficultés de dessin vaincues; la figure du martyr est une des plus sublimes que la peinture ait fixées sur la toile, et au milieu de ce déploiement de force physique, parmi ces torses montueux, ces membres pleins de nodosités, la force morale resplendit svelte et pure en son éclat immatériel; le jeune saint aux bras de femme, à la figure imberbe, l'emporte de tout l'ascendant de l'âme sur ce préteur, sur ces licteurs, sur ces bourreaux à physionomies bestiales, à tournures d'Hercule, basanés par le grand air et l'action.

» La couleur de ce tableau a été critiquée bien à tort, selon nous, lorsqu'il fut exposé pour la première fois; elle est mâle, sobre, magistrale, avec ses tons neutres de la fresque, laissant prévaloir la pensée et le style; et même dans l'acception vulgaire qu'on donne au mot couleur, connaissez-vous quelque chose de plus suave, de plus tendre que les pieds, les mains, les bras et la tête du saint, et que cette draperie d'un jet si noble, d'une blancheur si pure, qu'il pourra la garder au ciel devant le trône de Dieu parmi les élus? Et le jeune gar-

çon qui se penche pour ramasser une pierre, et la femme qui presse son enfant contre son cœur et l'enveloppe de ses bras, comme si on voulait le lui arracher, ne sont-ils pas merveilleusement modelés? »

M. Théophile Gauthier aurait pu mentionner encore les figures placées au pied et autour de la colonne qui se trouve à droite, au fond du tableau; on ne saurait trop louer la transparence de l'air, la finesse de ton, la délicatesse de modelé qui distinguent cette partie de l'œuvre; il aurait pu dire aussi que les deux licteurs qui se trouvent à la droite du personnage principal sont peints dans une concordance de tons fière et éclatante qui fait songer aux plus illustres d'entre les Vénitiens; les Bellin et le Giorgion n'ont jamais manié le pinceau avec plus de franchise et d'harmonie.

M. Ingres a les qualités qui font les grands artistes. L'art tel qu'il le comprend est dégagé du goût de son époque; c'est celui qu'ont adoré Phidias et Michel-Ange. Ces pages admirables : *L'Apothéose d'Homère, le Martyre de saint Symphorien, le Vœu de Louis XIII, l'Œdipe devinant l'énigme du sphinx, la Stratonice, l'Odalisque couchée, la Venus Anadyomène,* seront admirées par les générations futures comme elles le sont dans notre temps par tous ceux qui ont le juste sentiment du beau. La civilisation change d'aspect, se modifie sans cesse; le beau ne varie jamais. Ce qui a charmé les contemporains de Phidias nous charme encore aujourd'hui. Les œuvres vraiment belles n'ont pas d'âge. M. Ingres eût été grand dans le passé à côté des grands maîtres de Rome et de Florence; il le sera de même pour l'avenir.

---

3 9999 05533 892 3